

Correspondance complète
d'Emily Dickinson

Dans la même collection

Parus dans « Cardinales / Commentaire »

- David Mendelson, *Stéphane Mallarmé et « le blanc souci de notre toile »*.
Du Livre à l'Ordinateur, 2013
- Marianne Gourg-Antuszewicz, *Dostoïevski, Lectures au XX^e siècle*, 2015
- Françoise Delphy, *Emily Dickinson poète — dans la poche du kangourou*, 2016
- Erika Tunner, *Clemens Brentano figure majeure du romantisme allemand*,
(2017) à paraître

Parus dans « Cardinales »

- Goethe, *Le Conte*, 2008
- Virgile, *L'Énéide*, 2009
- Virgile, *Les Géorgiques, Les Bucoliques*, 2010
- Lilyan Kesteloot, (recueillie par), *L'Épopée bambara de Segou*, 2010
- Rainer Maria Rilke, *Sonnets à Orphée*, 2011
- Emily Dickinson, *Menus Abîmes*, 2012
- Chatzi Sechretis, *L'Alipachade* (épopée épirote), 2013
- Dante Alighieri, *La Divine Comédie ou le Poème sacré*, 2013
- Dante Alighieri, *La Vita Nuova*, 2013
- William Shakespeare, *Œuvres, tome I*, 2013
- William Shakespeare, *Œuvres, tome II*, 2013
- Théâtre espagnol du Siècle d'or* (Fernando de Rojas et Pedro Calderón de la Barca), 2013
- Donatien Alphonse-François, marquis de Sade, *Les Infortunes de la vertu*, édition de Justine Legrand, 2013
- Le Preux et le Sage*, l'épopée du Kayor et autres textes wolof, transcription et traduction du wolof par Mamoussé Diagne, présentation de Lilyan Kesteloot, 2014
- Novalis (Georg Philip Friedrich von Hardenberg), *Hymnes à la nuit Hymnen an die Nacht* et Chants spirituels, *Geistliche Lieder*, édités, traduits de l'allemand et présentés, par Gianfranco Stroppini de Focara, 2014
- Hésiode, *La théogonie*, traduit du grec ancien par Gianfranco Stropini de Focara, 2015
- Le Mahābhārata*, traduction du sanskrit par Gilles Schaufelberger et Guy Vincent, tomes I et II, 2013 ; tomes III et IV, 2015 ; tomes V et VI, 2016 ; VII et VIII 2018

Emily Dickinson

Correspondance complète
d'Emily Dickinson

Traduite de l'américain
par Françoise Delphy

À Christine Delphy,
et à la mémoire de Laurette Véza,
d'Andrée et d'André Delphy

Introduction aux lettres d'Emily Dickinson de Thomas H. Johnson

La caractéristique marquante des lettres de Dickinson, comme celle des poèmes est une sensibilité aiguë. En effet, au début des années 1860 quand Emily Dickinson semble avoir pris conscience de son destin de poète, les lettres, aussi bien par leur style que par leur rythme commencent à prendre les qualités de ses poèmes au point que parfois le lecteur se demande où s'arrête la lettre et où commence le poème. Une telle intensité était un handicap avec lequel elle devait vivre et ses amis ont probablement alourdi son fardeau en lui laissant voir qu'ils éprouvaient de la sympathie, voire de la pitié pour sa fragilité. Elle n'osait se montrer dans le salon quand il y avait des invités. « Dans toute la Circonférence de l'Expression », écrivit-elle en 1884, ces mots innocents d'Adam et d'Ève n'ont jamais été surpassés », j'ai eu peur et je me suis cachée ». Mais son handicap ne doit pas susciter la pitié, car elle savait que sans pouvoir en être délivrée, elle pouvait s'inventer des compensations, et cette capacité donne un charme à sa correspondance informelle que le temps ne peut ternir. « Comme il est frugal le chariot qui porte l'âme humaine » ! La gestion de ceux dont la sensibilité menace de tourner au désastre doit être austère. Comme elle a si bien exprimé cette pensée en 1863, « La renonciation est une vertu très douloureuse ».

La correspondance fit partie très tôt de la vie d'Emily Dickinson. Elle était encore une enfant. Son besoin de rester en contact avec ceux qu'elle aimait lui fit consacrer des matinées ou des après-midi entiers à écrire avec vivacité et intimité de fort longues missives. Partant de ses propres capacités, pendant ses années d'adolescence, elle attend en retour des lettres aussi chaleureuses et longues que

les siennes, et ne cesse de brutaliser ou de cajoler ceux et celles dont les réponses ne sont pas à la mesure de ses attentes ou celles qui mettent, pour lui arriver, plus longtemps que ce qu'elle considère comme légitime — un jour ou deux. Elle n'avait que onze ans quand elle écrivit la première lettre qui survécut, dans laquelle elle s'exprime avec aisance et bonheur. Mais c'est dans la lettre qu'elle écrivit à Abiah Root en août 1845 qu'on trouve le meilleur de sa prose enfantine. Elle a quatorze ans, et elle est naturelle, ardente, elle s'intéresse aux gens, à ses études, au monde qui l'entoure et à son propre développement. Elle sait qu'elle est désormais une personne à part entière et exprime le plaisir que cela lui procure en terme de bonheur : « Je ne me suis jamais autant amusée que cet été ».

Pourtant, la même année, quelques semaines plus tard, sa lettre suivante révèle que son enthousiasme pour l'école était considéré par ses parents comme un signe de surexcitation pour laquelle un trimestre de travaux domestiques serait un remède salutaire. « Mère pense que je ne peux être confinée à l'école ce trimestre. Elle préférerait que je fasse de l'exercice » Les parents avaient de bonnes raisons de surveiller les signes de surexcitation de leur fille aînée. Ils avaient jugé nécessaire de lui faire quitter la maison pendant un mois l'année précédente après qu'Emily eut obtenu la permission d'être témoin — c'est elle qui avait insisté — de l'agonie de Sophia Holland, une petite fille de son âge, et l'histoire de cette expérience, telle qu'Emily la raconta à Abiah en mars 1846, explique la nature de la fillette. La quête de l'inconnaissable commença très jeune pour Emily Dickinson.

La fascination qu'exerce le génie se trouve dans ce paradoxe. Emily Dickinson était encore une enfant, et parfois bien sûr agissait en enfant, mais elle était déjà équipée d'un vocabulaire substantiel, et n'avait aucune difficulté à remplir ce qu'elle décrivait justement comme « une page taille mammoth » de ses pensées et de ses sentiments. Telles sont clairement les lignes de force qui firent d'elle la femme et la poète qu'elle devint. Son commentaire à Abiah en mars 1847 décrit le passé et se projette dans l'avenir, celui de son entrée à l'internat prévue pour l'automne : « Je suis toujours amoureuse de mes enseignants ». Cette phrase a deux qualités : la candeur et la connaissance de soi qui donnent à Emily Dickinson sa stature en tant que personne et en tant que poète. Tout au long de sa vie elle rechercha un « maître ». Après 1862 Higginson joua

ce rôle, comme toutes les lettres à lui adressées le montrent clairement. C'était aussi le sentiment qu'elle avait partiellement pour le Dr Wadsworth, et peut-être d'autres qu'on ne peut plus découvrir à présent. Le besoin d'un tuteur ou guide, qui pourrait la conduire à la façon dont Dante fut conduit de vision en vision dans la *Divine Comédie*, appartient à tout être sensible, les poètes en ont plus besoin encore, eux qui cherchent à emmener l'humanité dans des pâturages plus verts grâce au symbole du langage. Elle exprime de façon admirablement directe cette quête d'un guide dans une lettre d'août 1862. Sans réticence et grâce à une image claire d'elle-même, elle écrit : « Je n'ai pas eu de Monarque dans ma vie, et ne peux me gouverner moi-même, et quand j'essaye d'organiser — mes petites Forces explosent — me laissant nue et brûlée — ».

La sensibilité était présente dès le début, mais la poète n'était pas encore née. Sensibles aux atmosphères, les lettres écrites fin 1840 sont différentes selon qu'elle était au pensionnat de South Hadley ou chez elle. Avant le pensionnat elle écrivait encore des lettres fantasques dans lesquelles elle s'attardait sur le souvenir des amitiés passées dont elle espérait qu'en exigeant une visite d'Abiah Root ou de Jane Humphrey elle pourrait les faire revivre. Mais les récits simples, factuels qu'elle donna de sa vie à Mount Holyoke (nom de l'institution à South Hadley) racontent comment la vie en communauté la fit mûrir. La discipline et l'expérience acquises dans une bonne institution sont sans fin.

Le mal du pays que ressentait la jeune fille augmenta pendant cette année et ses deux parents reconnurent la tension qu'elle subissait, aussi son père décida-t-il qu'elle ne retournerait pas au pensionnat une deuxième année. C'était d'ailleurs typique de la famille Dickinson de ne pas accepter la séparation, même quand elle se faisait pour le bien du membre de la famille absent. Cette idiosyncrasie est illustrée par le fait que lorsqu'Austin alla à la Faculté de Droit, il resta tenu en laisse. Les affaires du foyer, la Foire au Bétail annuelle par exemple passaient avant les autres occupations. On pouvait le rappeler à tout moment. Avec l'indépendance des Dickinson, qui prêtaient peu attention aux règles des autres, Austin arriva en retard à Cambridge pour ses cours de droit. Bien qu'il reçût son diplôme avec les autres il ne se donna pas le mal de participer au rituel de la Remise des Diplômes et choisit d'accompagner sa mère à une réunion de famille à l'école de Monson. « Je

pense que nous nous manquons plus chaque jour au fur et à mesure que nous vieillissons », écrivit Emily à son frère le 8 avril 1853, « car nous sommes tous différents de la plupart des autres, et nos joies dépendent plus les uns des autres ». Le même mois elle commenta pour Austin la visite de cousines : « Les Newman semblent très agréables, mais elles ne sont pas comme *nous*. Qu'est-ce qui nous rend si différents des autres ? C'est une question que je me pose souvent ». À cette question elle répondit inconsciemment le même mois : « Je souhaiterais que nous soyons *toujours* enfants, comment grandir je ne sais pas ». Pendant ces années là elle signait Emilie. Grandir signifiait quitter le clan. Le lien avec les cousines Norcross, même tard dans sa vie donnait une échappatoire à cette facette de sa nature qui persiste dans le jeu de « la petite fille ». « Savez-vous que nous avons eu un incendie, » écrivit-elle le 4 juillet 1879, « et que sans une fantaisie du vent Austin, Vinnie et Emily se seraient retrouvés sans toit ?... Vinnie est arrivée sans bruit comme un moccasin, "N'aie pas peur, Emily, ce n'est que le 4 juillet". Je n'ai pas dit que j'avais vu, car j'ai pensé que si elle trouvait mieux de me tromper, c'était mieux ».

Le sentiment d'être une famille soudée se révèle aussi dans l'habitude des Dickinson de se moquer de leurs voisins. Bien que les citations soient d'Emily, l'esprit est celui du clan. « M^{me} Skeeter [peut-être M^{me} Luke Sweetser] est très faible » écrit-elle à Austin en mars 1852, « elle ne peut supporter un traitement Allopathique, ni Homéopathique — ne veut pas de l'Hydropathique — oh dans quel pétrin se trouve-t-elle — je pense qu'elle ne daignera pas *vivre* — c'est si clairement vulgaire ! » En vieillissant elle devint plus experte à la satire. « Libbie va à Sunderland, mercredi, » informa-t-elle les cousines Norcross en octobre 1863, parlant de la redoutable tante Elizabeth, « pour une ou deux minutes ; quitte ici à 6h.1/2 — quelle heure adéquate — et elle petit-déjeunera la nuit précédente ; quelle atmosphère élégante ! Les arbres sont au garde-à-vous quand ils entendent ses bottines, et porteront de la faïence plutôt que des fruits, j'en ai peur. Elle n'a pas encore amidonné les géraniums, mais aura largement le temps, à moins qu'elle parte avant avril ».

Parfois ces jeux d'esprit devenaient sardoniques et comme on a dit de ceux de sa sœur, quelque peu sinistres. Dans une lettre écrite aux Norcross le même mois elle remarque : « Personne n'est venu

encore, sauf une vieille dame qui cherche une maison. Je l'ai dirigée vers le cimetière pour lui éviter les frais d'un déménagement ».

Puis vint un moment dans la vie d'Emily Dickinson, autour de ses trente ans, où elle choisit de façon délibérée de ne plus quitter sa maison. Cette décision se reflète clairement dans les lettres écrites après 1860. Avant, elles sont enthousiastes, ardentes et sentimentales, et la plupart du temps fort longues. C'est particulièrement vrai des lettres du début des années 1850. Elle prenait facilement peur pour ses amitiés qui, en raison de leur importance pour elle, lui semblaient fragiles. Leur côté informel a du charme, mais ses protestations d'affection et son inquiétude répétée à propos de la santé d'Austin et de la sienne forcent le lecteur à traverser des passages arides. Les lettres extravagantes du début des années 1850 font penser qu'il se peut que ce soit à ce moment qu'elle commença à écrire de la poésie sérieusement. Benjamin Newton avait quitté Amherst, mais n'était pas marié. Il lui avait envoyé les poèmes d'Emerson et elle lui écrivait. C'est en 1858 qu'elle commença à assembler ses poèmes en petits « volumes » ou « cahiers », les manuscrits attachés avec de la ficelle, et au début de 1862 elle se sentit assez sûre de sa destinée pour initier une correspondance avec T.W. Higginson.

Pendant ces années elle vécut un profond changement émotionnel, dont les lettres sont le reflet. Les lettres devinrent plus importantes pour elle qu'elles ne le sont pour la majorité des gens puisqu'elles étaient le seul moyen qu'elle avait d'échapper à son incarcération choisie. Elles lui permettaient de contrôler le temps et le niveau de ses relations épistolaires. Il lui revenait de choisir le degré et la nature de l'intimité. À partir de ce moment les lettres sont composées de façon délibérée, chacune avec à l'esprit, le destinataire choisi, et il devint clair qu'une lettre à Higginson par exemple, n'aurait jamais pu convenir à Bowles ou à quiconque d'autre. Les lettres sont plus brèves parce que la pensée est plus compacte. Beaucoup, si ce n'est la plupart, furent écrites au brouillon, puis recopiées. C'est particulièrement vrai pour celles qu'elle écrivit dans les dernières années, souvent d'une cordiale intimité, à des correspondants comme M^{me} Todd ou le Professeur Chickering qu'elle ne rencontra jamais. Et après qu'elle eut accepté le verdict d'Higginson en 1862 selon lequel sa poésie n'était pas publiable telle quelle, les lettres servaient de véhicule à ses poèmes. Elles devinrent littéralement sa « Lettre au monde ».

Étant donné que la maturité d'Emily Dickinson en tant qu'artiste coïncida avec la Guerre de Sécession, période la plus bouleversée de l'histoire des États-Unis, on se tourne naturellement vers les lettres de 1861-1865, et les années qui suivent, pour connaître son interprétation des événements. Mais, c'est un fait, elle ne vivait pas dans l'histoire et n'avait pas de point de vue sur le sujet, passé ou présent. Walt Whitman s'est projeté dans le monde autour de lui de façon si intense que non seulement la guerre mais la nation elle-même est continuellement la substance de sa pensée en prose comme en poésie. Le contraire est vrai pour Dickinson pour qui la guerre était un désagrément, devenant réalité seulement quand elle était reflétée pour elle par la liste des morts. Cette attitude était plus ou moins celle de tous les Dickinson puisqu'Austin, quand il fut enrôlé, exerça son privilège de payer un remplaçant cinq cents dollars. Emily écrivit à M^{me} Bowles l'été 1861 : « Je n'aurai pas d'hiver cet année — en raison des soldats — étant donné que je ne sais pas tisser des couvertures ou des Bottes — et j'ai pensé que la meilleure chose était d'omettre la saison ». Elle ne fait qu'une autre allusion à ce formidable conflit, dont les répercussions se font clairement sentir un siècle plus tard. « Un Soldat est venu hier — » écrivit-elle à Bowles un an plus tard, « me demander un Bouquet pour emporter à la Guerre. Je suppose qu'il pensait que nous avions un Aquarium ».

On peut comprendre l'attitude qui inspire cette réaction facétieuse et frivole à la lumière de son choix de vie. Des années plus tard la veille de la première élection du président Cleveland, elle illustra dans une lettre à M^{me} Holland la nature de son peu d'intérêt pour l'histoire et la société. « Avant ma prochaine lettre nous aurons un nouveau Tsar. Ma Sœur est-elle Patriote ? “George Washington était le Père de son Pays” — “George Qui ?” Cela résume toute la Politique pour moi ». Son rejet de la société se montre non seulement physiquement mais psychiquement. C'était son économie politique, elle recherchait la frugalité pour tirer le maximum de son monde ; en se focalisant, elle cherchait le corps à corps avec les vérités universelles qui la concernaient de plus en plus.

Quand Emily Dickinson utilisait les nouvelles dans ses lettres, comme elle le faisait souvent, elle les utilisait comme incluses dans ses métaphores. Exprimant sa reconnaissance à Théodore Holland pour un croquis qu'il lui avait envoyé l'été 1884, elle le remercie et

commente : « J'approuve le dessin — cette étude du Soudan, ai-je compris, mais l'Écriture nous assure que nos Cœurs sont tout entiers à Dongola ». Elle pensait que la destinée du Général Gordon (dont l'état major était situé à Dongola) était engagée, et que personne ne pouvait prédire son sort. De la même façon elle utilisait les citations de l'Écriture ou de Shakespeare, non pas comme ornement, mais en tant que commentaire de situations tendues. Pris seuls, ces mots tirés de *Coriolan* dans une missive à Sue en 1867 semblent dépourvus de sens : « Oublie qu'il a jamais entendu le mot Mort ». Mais si Sue reconstruisait le contexte, comme Emily Dickinson attendait qu'elle le fasse, cette citation constitue un tendre mot d'excuse pour quelqu'un dont la langue parfois trahissait son cœur vaillant, en ce cas précis il se peut qu'il s'agisse de Lavinia.

Il est possible de découvrir dans les lettres quel livres et auteurs elle aimait le plus, et parfois aussi des indications sur la façon d'écrire de la poésie ; mais en général les commentaires sont décousus, souvent cryptiques, ou enthousiastes. Elle écrivit à Higginson, dans sa seconde lettre, qu'elle admirait — parmi les poètes — Keats et Browning, et parmi les écrivains de prose, Ruskin et Thomas Browne. Cela est insuffisant et omet Shakespeare, son vrai Maître. Elle choisit l'Apocalypse dans la Bible, pourtant ce n'est qu'un des nombreux passages de cette immense mine qui était pour elle une constante source d'inspiration, d'allusions, de citations. Elle dit à Higginson qu'elle n'avait rien lu de Whitman, cet innovateur de premier ordre et cela demeura probablement vrai. Jeune, ses préférés étaient Emerson, les Brontë, et Dickens ; plus tard elle attendra avec avidité l'apparition d'un nouveau roman de George Eliot, mais elle ne marque guère d'intérêt pour ses contemporains. L'originalité frappante, et la profondeur de ses propres poèmes ne se révèle jamais dans les quelques affirmations critiques qu'on trouve ici et là dans ses lettres.

C'est pour une raison totalement différente que les lettres atteignent leur stature. Elles sont l'expression de sa personnalité unique, et d'un esprit qui pouvait affirmer : « Il y a toujours une chose dont nous devons être reconnaissants — c'est d'être soi-même et pas quelqu'un d'autre ». Bien qu'elle n'ait plus jamais écrit sur elle-même après l'adolescence, les lettres sont pourtant des auto-portraits, écrits par quelqu'un qui se connaissait bien sans pitié ni regrets. C'est toujours vrai, qu'elle écrive à un enfant ou à un

adulte, à un intime ou à une vague connaissance. Les lettres valident une autre affirmation, qu'elle envoya également à Higginson, et qui exprime à quel point sa manière de vivre avait été choisie de façon délibérée. Quand il lui demanda si, à force de ne pas recevoir de visites, elle ne manquait pas d'activités, elle répondit : « Jamais je n'ai conçu que je pourrais avoir un iota d'un désir de ce genre dans le temps qui m'est imparti ». Elle s'arrêta et ajouta : « Je sens que je ne me suis pas exprimée sur ce sujet avec assez de force ».